

Denise Brassard, Pierre Chatillon

Rachel Leclerc

Numéro 143, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64703ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2011). Compte rendu de [Denise Brassard, Pierre Chatillon]. *Lettres québécoises*, (143), 41–42.

☆☆☆ 1/2

Denise Brassard, *L'épreuve de la distance*,
Montréal, Noroît, 2010, 178 p., 18,95 \$.

Géofictions, ou le braconnage des idées

Rompue à l'analyse des textes levés sur les sentiers universitaires, Denise Brassard poursuit sa quête en croisant ses écritures avec les hautes pensées qui ont résisté au temps, manière de faire la lumière sur son propre décentrement.

Les épaules jetées dans le vent des corridors institutionnels, le pas nerveux, l'œil à l'affût et la main tendue, Denise Brassard pourrait bien ressembler, pour qui n'a pas fréquenté ses fines lectures exégétiques, à une hyperactive tombée par hasard sur la planète Poésie. Mais elle signe avec *L'épreuve de la distance* un livre très



DENISE BRASSARD

posé, qui n'en fait pas moins la part belle à la contradiction d'être comme elle est : une fusion entre la simplicité héritée de la langue lointaine du père — qu'elle redécouvre par Montaigne — et les subtilités d'une pensée qui s'exerce à creuser le

langage, à en écarter paravents et carcans. Et si elle est de ces écrivains « qui voyagent », c'est qu'elle a mis sa passion du territoire dans le mortier de la géopoétique, angle de recherche qui l'a aussi conduite à traverser l'âge et l'esprit du Québec depuis plusieurs années.

On trouve ici quelque chose de Gabrielle Roy : « Il me semble à l'écrire qu'une telle joie remonte bien plus loin qu'à l'enfance, vers un lieu enfoui, une source ancienne qui nous traverse et nous relie, quelque chose comme la mémoire du Nord, que j'ai longtemps ignorée... » (p. 41) Sensation et méditation, tels sont les pôles entre lesquels elle travaille, et l'on trouvera touchant ce bout de femme qui pourrait bien renaître chevreuil un jour, bondissant au bord de la rivière puis s'enfonçant dans une obscure forêt de signes.

De la mythologie au poème

Faut-il être professeur d'université pour consacrer son temps à l'étude d'Hadrien, de Dante ou de Machiavel? J'ose croire que la gratuité existe encore, tout comme la soif de connaissance. De Narcisse à Écho, à Protée, plusieurs grands mythes sont aussi convoqués pour comparaison et analyse. Brassard ouvre la main et nous dit que l'obscurité du lointain et l'invisible dessinent des motifs que nous pourrions reconnaître dans notre vie et dans nos travaux. Elle aborde entre autres la notion d'orphisme, et l'on voit comment l'écrivain doit consentir à être « déréalisé » s'il veut gagner les confins de l'être, là où l'attend le ressort poétique.

Voyager, c'est lire, et c'est découper la vie en parcelles d'espace, en tranches d'époques qu'on pourra porter à la lumière. Brassard est aussi à l'aise dans l'œuvre des autres que dans la sienne. De Jacques Brault à Pierre Perrault, de Pontalis à Merleau-Ponty, d'Ovide à Maurice Blanchot, elle ne cesse de nourrir son « ignorance » d'humaine, celle qui se reconnaît comme limite, obstacle à sa propre conscience. Elle le fait avec attention, loin de l'étalage universitaire, on croirait qu'elle potasse ses matières. On l'imagine dans l'urgence de la jeunesse et de la survie. Denise Brassard a de la gratitude envers les maîtres, et ses recherches nous montrent le savoir-penser et le savoir-dire qu'elle a su acquérir par sa fréquentation de textes fondamentaux trouvés dans sa famille de pensée.

Les dernières parties du livre sont constituées de poèmes où l'auteure porte ses deuils jusqu'à un horizon commun : avons-nous tous un frère pétrifié dans l'absence et dont le souvenir persistant a pu non seulement nous mener vers l'écriture et vers les bibliothèques de la cité, mais aussi, *a contrario*, empêcher l'éloignement complet des terres natives, comme si là seulement était possible le recentrement de l'être?

☆☆ 1/2

Pierre Chatillon, *À vol de mots*, Trois-Rivières,
Écrits des Forges, 2010, 104 p., 14 \$.

La patience du critique

Drôle de moineau que Pierre Chatillon, dont le site Internet nous apprend qu'il écrit des « romans québécois » et de la « musique classique québécoise ». On ne compte plus les titres qu'il a publiés, toute une bibliothèque, ni les projets qu'il a mis en chantier, tels ses « parcs littéraires ». On admirera la vaillance de l'homme à nourrir son créatif intérieur et celle de son éditeur à produire du volume avant tout.

Dans un paysage littéraire, il faut de tout, et ce versificateur-là est certainement l'un de nos poètes cosmiques les plus persistants. Pierre Chatillon a mené son petit vaisseau d'une planète à l'autre sans douter de son entreprise — on le suppose en tout cas —, et il faut reconnaître qu'il a reçu sa part toute régionale d'honneurs et de reconnaissance. La couverture de son livre en dit long, qui montre une galaxie d'Andromède certainement étonnée de supporter un titre si banal. Elle cache un homme rendu au « novembre » de sa vie et déjà bien installé dans la chaîne des événements célestes, qui revisite les souvenirs d'un voyage au cœur de la Création telle qu'il se l'imagine, attendu qu'il est lui-même *en ligne* avec l'ancêtre, le « Frère de Cro-Magnon » et qu'il « chasse avec la pointe bleue de [son] stylo / le mammouth velu de l'Inconnu » (p. 10).

À lire Chatillon, on jurerait que sa poésie n'a que faire du dialogue avec les autres textes de la production actuelle — ou même pas du tout actuelle: pourquoi s'encombrer quand il y a tant à dire, tant à comprendre? La besace doit déborder de projets. Peu importe la superficialité du propos, pourquoi remettre en question un style aussi rodé, qui a déjà noirci tant de papier et porté si haut un petit bonheur inquiet de ses origines et de son devenir? Mais ici, l'inquiétude me semble un peu simulée: l'homme a la chevelure accrochée bien trop haut dans les étoiles pour qu'une quelconque réciprocité soit possible ou même nécessaire.



Notre planète a besoin qu'on parle d'elle, elle qui parfois s'écarte du chemin et « effleure Mars et Jupiter / Tourne autour de Saturne / Se rend jusqu'à Neptune / Comme on sort prendre l'air » (p. 33). Pourquoi le lecteur voudrait-il justement y redescendre, sur cette pauvre, sur cette méchante Terre? Pour voir ce que le poète saurait ajouter d'un peu plus songé à sa chronique martienne? Certains prétendent qu'il nous en faut, de ces gourous de l'espace. Aux yeux éblouis d'un lectorat mal formé, perdu dans la grande librairie du tout-venant, ils assurent notre légèreté, ils sont de l'oxygène à la pelle, même si on ne les invite jamais aux dîners du GG. Quoique, avec un peu de patience dans l'azur... 

Un grand détour de la Gaspésie!

PHILIPPE GARON

TON DICTIONNAIRE DU BOUT DE LA TERRE

RÉCIT PERCE-NEIGE

EN LIBRAIRIE LE 14 SEPTEMBRE
978-2-922992-96-0 @ 24,95 \$

Accompagné de photographies de Frédéric DeRoy et de chansons de Guillaume Arsenault

actualité

Je choisis
LE DEVOIR
Libre de penser